

TERRORISME

403-417), alors qu'on assiste, en fait, à un processus de « soviétisation », dans lequel la langue russe n'est qu'un instrument. Le terme de « russification » donne l'illusion d'une continuité historique — d'Ivan le Terrible à Iouri Andropov — et renforce l'idée que le système soviétique est un système russe, né de la terre russe et impossible ailleurs.

Victimes
de la propagande

Faute d'une idée exacte de la nature du système soviétique, les auteurs sont souvent victimes des représentations traditionnelles, soigneusement entretenues par la propagande soviétique. Ils estiment ainsi qu'on « ne peut minimiser les effets des caprices atmosphériques » (p. 443), lorsqu'on veut expliquer les résultats catastrophiques de l'agriculture soviétique.

Les défauts du livre tiennent, pour beaucoup, à ce qu'il se fonde presque exclusivement (à l'exception d'un certain nombre d'ouvrages en langue anglaise) sur des sources françaises. Ces documents, français ou anglais, permettent de décrire des événements historiques, d'énumérations des faits, de citer des noms. Mais l'ignorance des langues en usage dans les pays de la « sphère soviétique » entraîne une incompréhension du rôle joué par le

Verbe, la Langue, arme principale du pouvoir et ennemi n° 1 des dissidents. Certes, nous ne saurions exiger des auteurs qu'ils parlent la langue de tous les pays (une dizaine) dont ils veulent retracer l'histoire. Mais n'en connaître aucune limite très sérieusement les chances de comprendre la nature d'un système qui se présente, essentiellement, comme une logocratie.

La méthode d'histoire « horizontale » choisie par les auteurs, leur désir d'englober tout ce qu'ils considèrent comme de la « dissidence », de « l'opposition », de la « révolte » n'ont pas laissé de place pour une analyse des mouvements qui ébranlent « l'espace soviétique » depuis trente ans, ni pour étudier les buts qu'ils se proposent. En conséquence, le lecteur ne voit plus très bien ce que voulaient les écrivains soviétiques de la période du « Dégel » (dans le chapitre qui lui est consacré, le roman de Vladimir Doudintsev : *L'homme ne vit pas seulement de pain* est mentionné quatre fois (p. 220, 246, 249, 264), sans que sa signification soit analysée), ni ce que visait Igor Ogourtsov, en créant une organisation illégale. De la même façon, les auteurs ne s'attardent guère sur le sens, très différent, des mouvements ouvriers polonais de 1970 et 1980. On pourrait multiplier les exemples.

L'ouvrage de Jean Chamia et Jean-

François Soulet — sorte de chronique des diverses formes de mécontentement constatées en Union soviétique et dans les démocraties populaires — montre à quel point il est nécessaire d'écrire une histoire de la dissidence. Le temps est venu de relater cette mise à l'épreuve du système soviétique, la fin du culte du Guide, les tentatives de réformes du Parti, de l'économie, de l'Etat, qui, inéluctablement, se heurtent au refus du Parti communiste de céder un seul pouce de son pouvoir.

L'échec de toutes les tentatives — impossibilité de donner un « visage humain » au socialisme en Tchécoslovaquie, nécessité, pour le mouvement de défense des droits de l'homme, de se plier aux seules lois édictées par l'Etat, mise en demeure de « Solidarité » d'accepter un compromis « faissonnable » — a prouvé que le système ne pouvait être réformé. Frappé d'immobilisme, il ne vise qu'à anéantir quoique affirme que le mouvement est nécessaire.

Iouri Galanskov

La vie et la mort de Iouri Galanskov peuvent être considérées comme un modèle de résistance au système soviétique. Représentant de la « génération de 56 », organisateur, avec d'autres, des lectures poétiques près de la statue

de Maïakovski à Moscou, rédacteur de « Phénix », l'une des premières revues clandestines, Iouri Galanskov, qui ne demandait que la liberté d'expression, fit l'objet, de la part des autorités, de persécutions aussi cruelles qu'inlassables. Il mourut le 4 novembre 1972, dans d'horribles souffrances, au camp n° 17, en Mordovie. Edités en français pour la première fois, ses poèmes et articles portent le nom de *Manifeste humain*. Vladimir Boukovski, Natalia Gorbanievskaïa, Alexandre Guinzbourg, Edouard Kouznetsov, les amis et compagnons de lutte de Iouri Galanskov, y évoquent leur combat, leurs arrestations, leurs procès. Mais la mort n'empêche pas l'espoir. V. Boukovski termine son évocation par ces mots, dédiés à Galanskov et au mouvement dissident : « *Aujourd'hui, on connaît Galanskov, aujourd'hui on lit ses vers. Sa tombe est devenue un lieu de pèlerinage, on vient y porter des fleurs que les autorités enlèvent immédiatement. Mais d'autres, aussitôt, viennent les remplacer* ». ■

Michel Heller qui fut historien en URSS et connu le Goulag vit aujourd'hui en France où il a publié *le Monde concentrationnaire et la littérature soviétique* (l'Age d'homme) et avec Aleksandr Nekrich *l'Utopie au pouvoir*, histoire de l'URSS de 1917 à nos jours. (Calmann-Lévy).